

PETITE CRITIQUE

Chaque fois que je publie un article, il m'arrive de recevoir, sous plusieurs formes, des observations parfois assez singulières. Ainsi, on me fait entendre, par le moyen d'une carte-poste que la chanson de *Lisette* a été composée par Béranger, et l'on m'en adresse un exemplaire imprimé d'une manière affreuse—où je lis ces deux vers :

Hier encor de revanche nouvelle
J'ai vu fleurir Lisette et le printemps.

Au lieu de :

Hier encor, de pervenches nouvelles,
De frais lilas, j'ai fleuri mes amours.

Et, cette bêtise incomparable de croire que Béranger a écrit quatre couplets pour célébrer ses propres louanges !

La *Lisette* composée par lui est toute autre que celle de Béranger. On la trouve mentionnée dans douze de ses chansons ; c'est un personnage imaginaire, tout comme Saison, Laure, Marie, Babet, Joséphine, Zoé, Rosette qu'il a chantées sur tous les tons. La voix publique s'est fixée de préférence sur *Lisette*, c'est pourquoi Frédéric Béranger a mis l'éloge de Béranger dans la bouche de celle-ci, au lieu de faire parler Jeannette, ou Zoé ou Saison.

Béranger, frondant les convenances du grand monde, avait écrit :

De la cour Dieu garde Lisette !
De sa vertu ne parlons pas.

Une autre fois il se lamente :

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours.

Aussitôt que Béranger eut accouplé grisettes avec Lisette il ne lâcha plus cette rime dont la vogue s'empara de son côté.

Les grisettes étaient pour la plupart d'honnêtes couturières qui se vêtissaient d'une sorte d'étamine grise—de là le nom qu'elles portaient. Lisette s'étant présentée avec une robe de soie, le poète la morigène ainsi :

Quoi ! Lisette, est-ce vous,
Vous en riche toilette....
Non, non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette !
Non, non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

Lorsqu'il est tenté d'écrire des articles politiques, il demande son avis à la grisettes :

Lise à l'oreille
Me conseille ;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Ayant été mis en prison pour des refrains qui frissaient la révolte, le chansonnier fait des réflexions sur son sort :

Vous connaissez Lise la folle,
Qui sur mes fers pleure d'ennui ;
Ce soir même un bal la console :
" Bah ! dit-elle, tant pis pour lui ! "

Ayant voulu devenir savant, il éprouve une grande fatigue à l'étude et abandonne ce genre de travail :

La science est d'un vain secours.
Gardons Lisette et La Fontaine :
Muse, restez ; restez Amours.

Voilà donc la Lisette que Béranger chantait. Quant à la Lisette qui chantait Béranger à son tour, en manière de réplique amoureuse, elle est de la plume de Béranger.

Changeons un peu de sujet.

Un journal s'est donné la peine d'analyser mon article sur *Ma Normandie* et il prouve, la plume à la main, qu'il n'y a rien compris. Il paraît que j'ai appelé Frédéric Béranger le frère Normand Béranger et que j'ai imputé à Boëddien la musique de cette chanson, tandis que j'ai montré Béranger faisant

croire à son frère que le fils de Boëddien était l'auteur de la mélodie en question. Quel plaisir on éprouve de se voir si bien compris !

En voici un autre qui veut mordicus attribuer à Châteaubriand les couplets de *Ma Normandie*. Il ne tient pas compte de vingt chapitres de l'histoire du théâtre, de la musique et de la chanson, qui racontent Frédéric Béranger et son œuvre—non ! il faut y mettre Châteaubriand—pour prouver en outre qu'on n'a pas lu le dit Châteaubriand, car rien n'est moins dans son style limé, savonné et peigné au peigne fin, que les vers négligés de Béranger. Châteaubriand se serait jeté à la rivière si l'on avait publié sous son nom quatre fois le mot " quand " dans une seule strophe, et il ne pouvait s'écrier : " Aucun séjour n'est plus beau que ma Normandie ! " puisqu'il était Breton, Breton enragé, Breton bretonnant, tout ce qu'il y a de plus chauvin sous ce rapport. Il a même fini par placer son tombeau sur la côte de Bretagne, dans un lieu élevé, afin, disait-il, qu'on le distingue de la mer et de l'intérieur comme une marque de son amour pour sa terre natale. Je pourrais ajouter que le Breton et le Normand se ressemblent si peu en toute chose que jamais ils ne se sont pris l'un pour l'autre : ils se connaissent trop pour cela !

Benjamin Sulte

LES EVENEMENTS DE MADAGASCAR

(Voir gravures)

L'insolence et la mauvaise foi du gouvernement malgache, excité contre les Français par le vieux parti anglo-hova, les persécutions continuelles auxquelles sont en buttes les nationaux, viennent d'attirer de nouveau l'opinion publique sur la situation précaire du protectorat français à Madagascar.

Il importe de faire connaître, en quelques mots, cette oligarchie hova redoutée, qui a su imposer sa domination sur les tribus éparses de Madagascar et qui, excité par le vieux parti anglo-hova, s'imaginerait obliger la France, de guerre lasse, à abandonner une de ses plus anciennes colonies.

Le gouvernement hova est concentré entre les mains du premier ministre, Rainilaiarivony, représentant la caste plébéienne sous le couvert de la reine Ranaivalona III, qui règne mais n'a aucune autorité politique.

La reine, issue de la caste noble hova, est une descendante de Radama Ier. A la mort de Ranaivalona II, le premier ministre qui, selon la loi hova, avait épousé les deux dernières reines, la choisit malgré et peut-être à cause de sa pauvreté, parce qu'il pensait la réduire au rôle d'instrument docile. En effet, confinée dans son palais, dont elle ne sort en palanquin que pour sa villégiature à la ville sainte d'Ambohimange, la reine est mise au courant des affaires du royaume par le premier ministre, quand celui-ci le veut bien. Cependant, entourée par des parents ambitieux, elle supporte difficilement son isolement et elle attend le moment où elle pourra s'affranchir de la tutelle de son vieil époux.

Tananarive, capitale des Hovas et à présent capitale de Madagascar, est bâtie sur une montagne de 3,900 pieds d'altitude, à 219 milles de Tamatave et à 275 milles de Majunga, les deux principaux points de pénétration de la grande île Malgache.

Le manque complet de routes, en protégeant la souveraineté Hova, a empêché Tananarive de se laisser pénétrer complètement par la civilisation européenne. On y rencontre de beaux édifices comme le palais du premier ministre, ou *Palais d'Argent*, en souvenirs de clochettes d'argent qu'on y avait suspendues à la toiture, le Palais de la Reine, récemment construit. Mais ces monuments sont perdus au milieu d'un amas de paillettes misérables, le service de la voirie n'existe pas ; aussi, nul étranger, nul personne hova ne peut circuler

par la ville qu'au moyen d'une *filanzane*, palanquin porté par quatre *bourgeanes* (porteurs).

En voyage, les porteurs se relayent toutes les dix minutes environ, sans arrêt, de sorte qu'il est difficile d'entreprendre un long voyage sans une véritable armée de convoyeurs.

LE COMBAT NAVAL DE YALU

(Voir gravure)

Voici quelques détails sur le récent combat naval sino-japonais. D'après des officiers arrivés à Tien-Tsin porteurs de dépêches, et aussi d'après des nouvelles de Port-Arthur, l'amiral chinois Ting avait reçu l'ordre d'escorter six transports chargés de troupes et de munitions à Wejse, que les Chinois avaient choisi comme nouvelle base de leurs opérations. La flotte de l'amiral Ting arriva à l'embouchure du Yalu, et le débarquement des troupes commença aussitôt, sous la protection des vaisseaux de guerre.

A onze heures, la flotte ennemie était signalée. L'amiral Ting fit lever l'ancre et prit aussitôt ses dispositions de combat. La position des Chinois était critique ; serrant de trop près la côte, ils manquaient d'espace pour évoluer et, d'un autre côté, en cherchant à prendre du champ, ils risquaient de trop découvrir les transports. L'amiral Ting accepta donc le combat.

Six des vaisseaux chinois étaient placés en première ligne, et la ligne de réserve était formée de deux autres navires et de quatre torpilleurs.

La flotte japonaise arrivait à toute vapeur et prête pour la bataille ; neuf croiseurs et cuirassés constituaient sa première ligne, et son soutien était formé de trois canonnières et de cinq torpilleurs.

Dès que les deux ennemis firent à bonne portée, ils ouvrirent le feu et le combat commença.

Les coups, d'abord espacés, devinrent de plus en plus fréquents et, pendant une heure et demie, une terrible canonnade se fit entendre.

Un navire japonais, le *Saikio*, fut coulé et quelques navires chinois gravement endommagés.

Les Japonais évoluaient constamment, tandis que leurs ennemis étaient contraints de garder leurs positions primitives.

Soudain, deux croiseurs japonais, suivis de trois torpilleurs, tentèrent de forcer à tribord les lignes chinoises, mais cette tentative ne fut pas heureuse. Les torpilles des Japonais n'eurent pas d'effet utile, et leurs deux croiseurs eurent beaucoup à souffrir des bordées que leur envoyèrent les Chinois.

Les torpilleurs chinois firent alors une diversion, mais sans plus de succès.

Deux autres tentatives de la part des Japonais pour rompre les lignes chinoises restèrent aussi infructueuses.

Au bout de trois heures de combat, le feu devint intermittent. La mer, en ce moment, était épouvantable. Quelques navires chinois n'avaient plus de munitions. Le feu ne cessa complètement qu'à la tombée de la nuit.

La flotte japonaise se retira alors lentement vers le sud, et, le lendemain, ce qui restait de la flotte chinoise et de son convoi gagna Port-Arthur.

Les officiers rapportent que des deux côtés on s'est battu avec un courage sauvage. La légation du Japon communique aux journaux la dépêche officielle suivante, au sujet du combat naval de l'embouchure du Yalu :

" La flotte impériale japonaise, composée de douze vaisseaux, a rencontré la flotte chinoise, composée de quatorze vaisseaux de ligne et de six torpilleurs. L'action s'engagea à midi quarante-cinq, et il s'ensuivit un combat acharné.

" Du côté des chinois quatre vaisseaux de guerre coulèrent bas et trois furent incendiés ; tous les autres bâtiments reçurent de graves avaries et prirent la fuite.

" Du côté des Japonais, deux vaisseaux reçurent des avaries plus ou moins importantes, mais aucun ne fut mis hors de combat.

" Nous avons perdu 1 commandant, 4 officiers, 2 médecins et 1 officier-payeur, puis environ 35 soldats et sous-officiers tués ; nous avons eu 160 blessés."